

—Si, si, tu es triste, tu ne peux me le cacher, je le vois.

—Triste, pourquoi le serais-je ?

—Je n'en sais rien. Peut-être t'ennuies-tu déjà d'être à Coulange.

—Tu sais bien que ce n'est pas possible, tu sais bien que je suis toujours heureuse d'être avec toi.

—En effet, ce serait assez singulier, après avoir été si joyeuse de venir. Alors je me demande ce qui peut t'avoir contrariée, car depuis plusieurs jours déjà je m'aperçois que tu n'es plus la même. Astu à te plaindre de quelqu'un ? Est-ce moi qui, sans le vouloir, t'ai fait de la peine ? Si cela est je te demande pardon.

—Oh ! ma chère Maximilienne, peux-tu penser cela, toi toujours si bonne et si affectueuse pour moi !

—Enfin, tu as quelque chose que tu voudrais me cacher. Allons, laisse-moi t'embrasser et tu me diras ensuite pourquoi tu es devenue songeuse, pourquoi tu ne ris plus comme autrefois.

Les deux jeunes filles s'embrassèrent avec effusion.....

—Vois-tu, reprit Maximilienne, je n'ai qu'une véritable amie, c'est toi ; tu serais ma sœur que je ne pourrais pas t'aimer davantage. Si tu avais une douleur, je la sentirais comme toi. Tu comprends que je suis inquiète en te voyant soucieuse et perdre ta gaieté. Voyons, est-ce de mon frère que tu as à te plaindre ?

—Oh ! non, non, ne suppose pas cela, répondit vivement Emmeline.

—À la bonne heure. D'ailleurs, j'en serais étonnée. Il faut te dire que la veille de ton arrivée à Coulange, je l'ai grondé, oh ! mais grondé très fort.

—Tu as grondé ton frère ?

—A cause de toi.

—A cause de moi ?

—Oui. Je lui ai reproché d'être souvent maussade et jamais aimable, surtout avec toi.

—Oh ! Maximilienne, tu as eu tort de lui dire cela.

—J'ai eu raison, au contraire ; ce qui le prouve, c'est que mes reproches ont produit l'effet que j'espérais. N'as-tu pas remarqué comme il est changé ? Oh ! il n'est plus du tout le même. A Paris,

c'est à peine s'il te regardait, s'il t'adressait la parole ; maintenant il est devenu pour toi gracieux, prévenant, empressé, plein d'amabilité ; quand tu n'es pas là il te cherche ; enfin il a pour toi mille attentions charmantes.

—Parce que je suis ton amie. ... Mais, ma chère Maximilienne, M. Eugène a toujours été très gracieux pour moi.

—Alors tu ne trouves rien de changé dans ses manières ?

—M. Eugène a toujours été tel qu'il est.

—Ah ! fit Maximilienne.

Et elle resta un moment silencieuse.

—Eh bien, Emmeline, reprit-elle, voici une autre remarque que j'ai faite : c'est toi maintenant qui n'es plus la même.

—Que veux-tu dire ?

—Qu'il y a en toi certaines choses qui me paraissent inexplicables.

—Je ne te comprends pas.

—Tu es, à l'égard de mon frère, d'une froideur qui ressemble à du dédain.

—Mais cela n'est pas, tu te trompes ! s'écria la jeune fille.

Maximilienne secoua la tête.

—Non, je ne me trompe pas, répondit-elle ; j'observe et je vois. Je vois que tu évites, que tu fuis mon frère autant que cela t'est possible. Quand il t'adresse la parole, tu as l'air de ne pas avoir entendu. Plusieurs fois il a voulu t'offrir son bras pour la promenade et tu t'es empressée de prendre le bras de M. de Millerie ou d'un autre de ces messieurs. Tiens, pas plus tard qu'hier soir, dans le salon d'été, il a pris un siège à côté du tien ; il désirait causer avec toi. Tu ne lui as pas laissé le temps de t'adresser la parole : tu t'es levée brusquement et tu es venue t'asseoir près de moi, sous le prétexte de me demander le nom d'une fleur que tu connais aussi bien que moi. Eugène est resté tout interdit, les yeux tristement fixés sur toi. Il n'a plus osé s'approcher de toi de la soirée. Je t'assure que, dans plusieurs circonstances déjà, tu lui as fait beaucoup de peine.

Emmeline tenait sa tête penchée sur sa poitrine.

—Voyons, continua Maximilienne, pourquoi es-tu ainsi avec mon frère ?